

ARTS VISUELS

Jiri Kolar à l'UQAM : quand les mots sont des mensonges, il faut recoller les images...

JOCELYNE LEPAGE

■ « Le monde vous assaille, vous déchire, vous refait, a dit le Tchèque Jiri Kolar. C'est pourquoi j'ai pensé que le collage était le mode d'expression le plus indiqué pour rendre cet état ».

L'exposition que consacre la Galerie de l'UQAM à Jiri Kolar est l'une des plus intéressantes que l'on puisse voir actuellement à Montréal. On y trouve une centaine de « choses » accrochées aux murs qui sont tout autant des poèmes que des objets et qui composent les « pages » d'un dictionnaire tridimensionnel inventé de toutes pièces par cet étrange artiste.

Littéralement inventé de toutes pièces ce dictionnaire, puisque les objets sont construits d'images prises dans des livres, des revues, des cartes postales, images déchirées, lavées à l'eau, découpées en lanières, pliées, torturées,

cachées par des mouchoirs, collées les unes sur les autres, jusqu'à former des poèmes visuels aux sens aussi multiples qu'il y a d'épaisseurs dans l'image. Chaque image est accompagnée d'un texte qui ressemble à une page du journal intime d'un poète.

Le va-et-vient entre le texte et l'image est fascinant et les visiteurs peuvent passer des heures à la galerie tellement il y a de choses à déchiffrer. Ce que faisaient d'ailleurs plusieurs étudiants réjouis lors du passage de *La Presse* la semaine dernière.

L'exposition Jiri Kolar coïncide avec un colloque organisé à l'UQAM à l'occasion de la remise à l'artiste de la Reconnaissance de mérite artistique attribuée par l'Université. M. Kolar est venu à Montréal pour la circonstance alors qu'il célébrait en même temps son quatre-vingtième anniversaire de naissance.

D'abord poète puis faiseur d'images, Jiri Kolar a eu souvent maille à partir avec le ré-

gime communiste de son pays — pour cause de poésie — et a dû s'exiler à Paris.

Il a exercé une influence considérable sur quelques générations d'artistes et d'intellectuels tchèques. Selon le président Vaclav Havel, on ne peut guère imaginer la culture de son pays sans lui.

Mais Kolar est aussi reconnu ailleurs notamment en Europe, et à New York où le Musée Guggenheim lui a déjà consacré quelques expositions.

Dans une entrevue traduite du tohèque par l'organisatrice de l'exposition, Mme Eva Le Grand (voir le dernier numéro de *Vie des arts* qui lui consacre plusieurs articles) Jiri Kolar dit des choses fascinantes. Qu'il était un emmental trouvé quand il a fait ses poèmes trouvés, par exemple, « j'y faisais aussi des entailles, ajoute-t-il, car il y a en nous aussi des traces de ce qu'on nous a arraché. Ensuite, j'ai commencé intentionnellement à déchirer les collages ; ce sont des collages détruits, dé-

fectueux. La raison est bien simple : l'époque m'arrachait toutes mes illusions sur le monde. Ce que nous avons vécu était quelque chose de terrible : fascisme, nazisme, stalinisme... »

Il dit aussi que nous portons en nous tous une multitude de gens, qu'on les connaisse ou pas, de même que « l'histoire de la littérature, l'histoire de l'art, l'histoire du monde... et ce bagage reste toujours présent dans notre pensée. C'est cette coexistence des choses que je voulais exprimer. »

On ne s'étonnera pas alors de trouver dans les collages de Jiri Kolar, pour lesquels il a inventé une centaine de termes différents, des images tirées de l'histoire et de l'histoire de l'art, aux côtés ou par dessus d'autres qui appartiennent à la vie quotidienne. C'est tout ce brassage qui donne d'ailleurs tant de sens divers à ses collages.

Jiri Kolar, Dictionnaire des méthodes, à la Galerie de l'UQAM, 1400 rue Berri, jusqu'au 5 novembre. Ouvert du mardi au samedi, de midi à 18 h. Entrée libre.

